

Bruno PACCHIELE

Lignes Parallèles

ISBN : 979-10-227-9796-2

© Bruno Pacchiale

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PROLOGUE

Au XXI^{ème} siècle

Nous sommes à Paris. Pas en France, mais en Europe. Officiellement, la France existe toujours. Officieusement, on fête cette année le cinquantenaire de sa disparition datant du 1^{er} janvier 2023. La capitale politique, économique et culturelle de l'Europe, c'est Berlin. L'ancienne Allemagne écrase tous les autres états membres grâce au poids de son énorme puissance industrielle et économique.

Berlin s'est donc naturellement retrouvée capitale de fait, de l'Europe, et c'est là que se décide le destin de cette Europe des trente. En effet, depuis la création de cette entité à plusieurs têtes, trois autres états se sont joints aux pionniers de l'Europe : la Norvège, la Turquie, et enfin, prise dans un étau économique se resserrant de jours en jours, la Suisse a finalement rejoint les rangs de l'Europe, rompant ainsi avec son traditionnel principe de bienveillante neutralité.

Financièrement, l'Europe se porte bien, très bien, même. L'argent circule et coule à flots. Mais c'est en grande majorité de façon occulte que cela se passe, entre responsables politiques et économiques, afin de garder jalousement les marchés, pour créer une non-concurrence en réponse à la libre concurrence inscrite dans les textes de lois.

Du point de vue industriel et économique, le pétrole s'étant fortement raréfié depuis une dizaine d'années, il a bien fallu se résoudre à développer des énergies de remplacement.

L'or noir a été précieusement gardé pour la réalisation des matières plastiques, et c'est la fée électricité qui supplée l'épuisement frénétique des ressources naturelles de la Terre, épuisement engendré par la course effrénée à la croissance. Les économistes ont enfin admis que la croissance était dangereuse pour la santé de la Terre.

La course à la consommation n'empêchait pas la progression régulière du chômage et de la misère. En cinquante ans, la population de l'ancienne France est parvenue au seuil de soixante-quinze millions d'habitants, dont trente et un d'immigrés, la plupart clandestins, attirés par le mirage économique de l'Europe, entrés par les passoires installées volontairement aux frontières de l'Europe.

Le chômage touche moins de dix millions de personnes, mais vingt millions de travailleurs perçoivent des revenus inférieurs au seuil de pauvreté. Des villes comme Versailles sont devenues le siège des squatters, des quartiers défavorisés. Paris a augmenté son rayon de vingt kilomètres, repoussant encore plus loin les limites de la banlieue.

Désormais, il est interdit d'entrer dans Paris avec son propre véhicule.

Obligation est faite d'utiliser les transports en commun. De toutes les façons, on ne risque guère de retrouver son véhicule, si on se hasarde à le laisser quelque part dans Paris... Les autorités ont réussi à résoudre le problème des encombrements et de la pollution atmosphérique à Paris. En réalité, ils l'ont déplacé en banlieue, où la situation est une catastrophe permanente.

Mais ils n'ont pas résolu le problème de la sécurité. Il y a une agression toutes les dix secondes, une sur quatre, se termine par un mort. En moyenne, une rame de métro est détruite ou endommagée chaque semaine. Les vingt-six lignes de métro et les huit lignes de RER, représentent pourtant encore le meilleur moyen de se déplacer. Surtout le métro, depuis qu'il fonctionne sur coussins d'air et qu'il dispose de batteries autonomes suffisantes pour une journée de fonctionnement. L'agrément procuré atteint un niveau rarement égalé, si seulement la sécurité suivait !

La RATP, face à l'inaction des autorités politiques, et depuis la suppression du Ministère de l'Intérieur, pour cause d'inutilité, n'a rien trouvé de mieux à faire que d'organiser des cours de self-défense pour les conducteurs. Tous, sont déjà équipés de combinaisons pare-balles qu'ils enfilent rituellement en entrant au vestiaire des conducteurs, et qu'ils retirent sitôt leur service achevé.

Bien sûr, ils sont armés de pistolets électriques lançant une décharge de vingt mille volts à faible ampérage. De quoi assommer un cheval ! Mais pas de quoi le tuer.

Ils n'ont pas le droit de tuer. Ils ont simplement le droit de se faire tuer, s'ils ont le malheur de tomber sur un agresseur muni d'une combinaison isolante, contre laquelle le pistolet électrique n'aura aucun effet. Au mieux, ils s'en tireront avec deux mois d'hôpital, mais vivant. Au pire, une pierre tombale conclura leur carrière de conducteur.

Alors, ils acceptent tout. Les diminutions de salaires, régulières, les suppressions de postes, inévitables, pour raisons économiques, leur dit-on. Mais, par derrière, on recrute des gens sans qualification, sans formation qu'on lâche au bout d'une très courte et déraisonnable période d'apprentissage, avec un salaire de moitié inférieur à celui de la personne qui se trouvait en poste auparavant. Personne ne proteste, sinon, c'est le licenciement immédiat.

Depuis que grève et syndicat ont été abolis en 2019, il n'y a plus de système de défense. Nous sommes au 21^{ème} siècle avec des lois sociales du 19^{ème} siècle ! Un monde à l'envers. Ce n'est plus le monde du plus offrant, c'est celui du moins offrant. Tous les secteurs d'activité sont touchés, toutes les villes. Un monde de corrompus où les honnêtes gens sont rares.

Damien Tardy est l'un de ceux-là. Il regarde la Terre s'enfoncer lentement dans les ténèbres, un borbier d'autodestruction dont il ne voit pas quel pourrait en être l'échappatoire.

CHAPITRE 1 : Dans le tunnel

L'homme profondément endormi dans son lit se nommait Damien Tardy. Qui était-il ? Un directeur d'empire économique, bourré d'argent ? Un jeune loup aux ambitions politiques sans borne ? Un occulte marchand d'armes ? Un richissime oisif ? Un mystérieux mutant, agent secret d'une ou plusieurs puissances étrangères ? Non ! Il n'était rien de tout cela ! Il s'agissait d'un honnête homme, une espèce en voie de disparition...

Dans le grand lit aux draps rejetés en arrière, il dormait paisiblement, sa poitrine se soulevait et s'abaissait régulièrement, pas de cauchemar, pas de soucis. De temps en temps, un rêve agréable lui soutirait quelques soubresauts.

Paradoxalement, plus le monde s'enfonçait dans la corruption, dans la noirceur quotidienne, et plus l'incapacité des dirigeants à gérer le pays se faisait criante, moins Damien se faisait de soucis, il prenait la vie comme elle venait, on sans révolte, certainement pas avec résignation, mais parce qu'il était dans sa nature de ne pas se créer des soucis. Les soucis, c'était bon pour les autres. Il avait l'insigne avantage d'avoir un travail assez bien payé par rapport à d'autres, avec l'expérience en plus. Que demander de plus ? Il avait l'essentiel, que ferait-il du superflu dont l'utilité était contenue dans le nom même ?

Il était volontairement célibataire, à cause des risques du métier. Il ne tenait pas à laisser une veuve et des orphelins. Son métier ? Conducteur de rame de métro. La ligne numéro 2 : Charles de Gaulle-Nation par Barbès Rochechouart. La pire, la plus dangereuse... Des primes de risque spéciales étaient attribuées aux volontaires travaillant sur cette ligne. Oui, ils devaient tous être volontaires pour conduire sur cette ligne ! Une agression sur deux se produisant dans le métro survenait sur Charles de Gaulle-Nation.

Damien traînait quinze ans de métier derrière lui. Entré à dix-huit ans à la RATP, il avait subi deux cent trente-six agressions en quinze années de service. Toutes s'étaient soldées par l'arrestation ou la mise en fuite de l'agresseur ou des agresseurs. Ancien rugbyman, haltérophile et pratiquant toujours assidûment le full contact, art martial dans lequel il excellait, sa carrure massive n'empêchait pas la rapidité et l'efficacité. Ses collègues le surnommaient "Casse-noisettes" en référence à la musique classique, qu'il adorait, et à sa façon de casser les os de ses agresseurs...

Ce travail, il l'accomplirait encore une dizaine ou une quinzaine d'années si tout se passait bien, pour se constituer ce que ses grands-parents appelaient une retraite. Encore un mot et une institution tombés en désuétude, des vestiges du passé. Les législateurs européens ayant déclaré la retraite illégale. Malgré d'énormes vagues de protestation, il n'y avait pas eu d'autre solution que de cotiser pour des retraites complémentaires,

la seule et unique source de revenus à la cessation d'activité. Et ce, bien sûr, sans que les cotisations sociales aient baissé d'un seul centime, bien au contraire. Elles atteignaient maintenant trente pour cent du salaire !

=== / ===

Damien ouvrit un œil, puis l'autre. Il les referma tout en étant pris d'une irrésistible envie de bailler à laquelle il ne résista pas. Il s'éveilla tout doucement, s'étirant de tout son long dans le grand lit aux draps bleus froissés. Pas besoin de réveil. Il en avait un, à côté de lui, au cas où... mais, son réveil, il l'avait dans la tête et dans l'estomac. Son corps le réveillait toujours suffisamment tôt pour lui donner le temps d'avaler son sandwich au pâté, accompagné de son sempiternel café. Il en buvait des litres, sans que cela ne lui soit néfaste. C'était son pêché mignon.

Il se redressa en s'asseyant au bord du lit. Dans un élan de courage, il se leva et se dirigea tout droit vers la salle de bains. Il chercha à tâtons l'interrupteur, tout en prenant bien garde à ne pas s'électrocuter, car les installations électriques n'étaient pas vraiment aux normes. Normal ! Le travail avait été réalisé par un travailleur free-lance, non agréé par EDF. La prestation lui avait coûté dix fois moins cher que les tarifs de la société d'état ayant le monopole de l'électricité en France. Bonjour la libre concurrence européenne ! Malheureusement, le monopole touchait aussi le matériel électrique et le free-lance avaient beau

être un as de l'électricité, lorsque le matériel était pourri jusqu'à l'os, le travail s'en ressentait toujours.

La lumière jaillit dans la pièce, alors que retentit un sinistre ronronnement électrique dans les cloisons de la pièce.

"Il faudrait que je récupère au moins dix mètres de câble correctement gainé dans un tunnel, pour remplacer ces vieux fils complètement dénudés, sinon, je vais finir par mettre le feu à cet appartement !", se dit Damien.

Le bon câble ne manquait pas dans les tunnels de la RATP, personne n'ignorait que la société de transports parisiens commandait des quantités énormes de câbles à EDF, quantités dont elle n'avait nul besoin. Elles servaient uniquement à gonfler artificiellement les ventes d'EDF, afin de prouver que cette dernière était rentable et meilleure que ses concurrentes européennes.

Damien avait renoncé au rasoir électrique. Trop dangereux. Il s'en tenait au bon vieux rasoir mécanique, avec mousse à raser et eau chaude. Les valeurs traditionnelles... L'eau tiède, chauffée par une installation solaire bricolée, coula dans le lavabo dans un grincement tonitruant des tuyauteries.

Dans la glace ébréchée suspendue au mur craquelé, il inspecta son visage. A trente-trois ans, il était encore bien conservé. Une ride par-ci, par-là, rien de bien marquant. Il avait de la chance.

Dans la rue, dehors, il y avait des hommes et des femmes de son âge, qui en paraissaient trente de plus. Ils étaient usés par le froid, la faim, l'alcool frelaté et la pyroline. Une drogue composée d'héroïne, d'acide, de mort aux rats et de dioxine. Dépendance garantie en une seule prise ! Bonjour la descente aux enfers !

On murmurait que cette drogue avait été inventée par les laboratoires gouvernementaux pour "résoudre" le problème du chômage... Trente mille morts par an ! Mais c'était insuffisant pour absorber les nouvelles entrées de chômeurs, déversées chaque année par les soi-disant écoles de formation.

Autrefois, on disait bêtement qu'après une bonne guerre où tout était détruit, où il y avait eu des millions de morts, qu'il y avait forcément une relance de l'économie. A présent, on organisait la misère et la mort pour éliminer le surplus. La guerre, elle se faisait dans la rue, dans le métro, dans les ménages. Elle servait bien les autorités...

Damien termina sa toilette en arrangeant impeccablement sa coiffure. Il quitta la salle de bains pour la cuisine, où flottait la bonne odeur de café chaud. Il ouvrit la porte du réfrigérateur pour en extraire un pot de rillettes. Le couteau à cran d'arrêt libéra sa lame tranchante, et il l'enfonça dans le reste du pain, un peu rassis. Il versa le café dans le bol, sans sucre, et avala le noir breuvage d'un trait. Un rituel immuable... Ensuite, sur une tartine d'environ quarante centimètres de long, il étala un gros morceau de rillettes.

La moitié du pot y passa. Sans tarder, il entama goulûment son sandwich. Tout en mangeant, il songea à son avenir... Il se dit qu'il devrait abandonner son job de conducteur de rame de métro, et adopter une activité moins payée, mais moins risquée, car à force de jouer avec le feu, il finirait par se brûler, il finirait comme ses nombreux collègues, estropié à vie, mutilé ou mort.

Et puis, il aimerait bien fonder une famille. Il adorait les gamins, comme ceux qu'il encadrait au club de full contact. Pourquoi ne pas tenter de fonder son propre club ? Il avait de l'expérience mais... pas d'argent. Il n'avait pas un écu d'avance, son salaire lui permettant juste de vivre. Et puis, il faudrait trouver des enfants pour s'inscrire au club ! Les mômes se raréfiaient. Quel avenir pour ces enfants ?

Damien était toujours perdu dans ses pensées, lorsqu'il s'empara de son sac de sport et de son blouson d'été. Il ouvrit aussi sa bouteille Thermos, y vida le reste du café et revissa soigneusement le bouchon. Il tiendrait la journée avec son litre de café. Quoi qu'il arrive, il arrêterait d'en prendre quatre heures avant le début de la séance d'entraînement. Il en avait une ce soir, justement, en tant qu'élève, cette fois-ci.

Il ferma la porte d'entrée du petit appartement et descendit les escaliers. Dehors, dans la rue, il faisait déjà jour. Le soleil ne s'était pas encore montré à l'horizon, mais il éclairait le ciel d'azur de toute sa luminosité proche.

Il eut un peu de mal à reconnaître sa voiture. Dans la nuit, elle avait subi un nouvel assaut des taggers. Parmi les rares éléments venus du passé, les taggers, ces maniaques destructeurs à la bombe de peinture, avaient résisté à l'usure du temps. Chaque nuit, voire chaque jour dans certains quartiers, ils couvraient habitations, murs, voitures, routes et trottoirs d'innombrables graffitis colorés.

Au début, les gens faisaient nettoyer au prix de sommes exorbitantes. A présent, lassés, ils laissaient faire et se contentent de constater les dégâts... Et puis, une voiture peinte sauvagement ne se remarquait plus, de nos jours, par contre, une voiture normale, non souillée, se voyait comme une tâche isolée au milieu de cet immense paysage barbouillé.

Damien posa juste un doigt sur la carrosserie pour vérifier que la peinture était sèche. Il serait idiot de tâcher ses vêtements. Il s'agissait pourtant du jeu favori des taggers : "bomber" un passant pris au hasard. Un jeu cruel et bête se terminant bien souvent à l'hôpital pour la victime, avec la cécité à la clé, due aux projections de peinture dans les yeux.

Damien ouvrit la portière, elle n'était pas fermée, elle n'était jamais fermée. A quoi bon ? Il n'y avait rien à voler et son vieux véhicule qui le transportait depuis des années, était non seulement invendable tellement il était délabré, mais encore, il ne connaissait que son maître et refusait de démarrer si ce n'était pas Damien qui introduisait la clé de

contact, et qui manœuvrait les fils pour actionner le moteur électrique.

En effet, Damien avait trouvé un truc tout simple. Il fallait joindre deux fils pour que le contact s'établisse, et aux quelques fils d'origine, Damien en avait rajouté une bonne trentaine d'autres, soudés sous le volant ! Un voleur éventuel devrait chercher un bon moment avant de trouver la bonne combinaison, et puis, qui volerait une telle poubelle... En tout cas, le système était efficace.

Le moteur s'ébroua lentement dans un silence assez peu feutré pour un moteur électrique. Les derniers modèles de voiture étaient beaucoup plus silencieux. Sa voiture datait d'avant la révolution, dans le domaine des batteries électriques. Des batteries classiques équipaient son véhicule. Depuis 2025 et en fait, depuis l'invention géniale d'un Français (boudée par la France mais pas par les Japonais), les voitures électriques fonctionnaient avec des batteries ultra plates, moins coûteuses, plus résistantes, plus puissantes. Il n'avait pas fallu plus d'une vingtaine d'années pour assister à la disparition totale des traditionnels véhicules à moteur à explosion.

Le sien était vétuste et lent. Aucune importance ! Dans les gigantesques embouteillages quotidiens, ses soixante kilomètres à l'heure de pointe de vitesse lui suffisaient largement.

Il s'élança dans le flot ininterrompu de véhicules s'écoulant sur les trois voies de l'autoroute.

=== / ===

Une petite heure lui avait suffi pour parcourir les trente kilomètres séparant son domicile des immenses parkings obligatoires ceinturant la périphérie de Paris. Là, il trouva une place et gara son véhicule, puis, il en sortit en prenant bien garde de ne pas frôler le véhicule stationnant à ses côtés. Il avait l'air neuf, il était sûrement sous tension... Ce modèle de luxe constituait la proie préférée des voleurs, mais pas facile à voler, car la carrosserie entièrement métallique était probablement reliée à un courant de fort voltage et de fort ampérage. Ce système n'était pas fait pour dissuader, il était conçu pour tuer !

Damien, une fois extrait de sa voiture, s'empara du sac de sport jeté négligemment sur la banquette arrière. La fermeture éclair du sac n'était pas entièrement fermée et un manche en bois, recouvert de lanières de cuir, dépassait. L'objet semblait long et fin : Un sabre de samouraï.

Damien s'en servait pour des combats de démonstration et l'entraînement. Les combats réels se déroulaient à l'aide d'un bâton en bois, beaucoup moins dangereux, mais parfois douloureux. Tout dépendait en fait, du camp dans lequel on se retrouvait à l'issue du combat : vainqueur ou vaincu...

Damien s'engagea dans un escalier de métro et emprunta une porte de service. Un long couloir mal éclairé, aux murs suintants d'humidité, un long chemin dont le silence était rompu de temps à autre, par les vibrations d'une rame passant non loin de là, menait au fond à un local de service : le vestiaire des conducteurs.

Il poussa la porte. La pièce était très petite, elle renfermait une multitude de vestiaires personnels exigus. Les murs gris suintaient là aussi, et un néon blanchâtre éclairait mollement la petite carrée.

Deux de ses collègues étaient déjà arrivés. Un grand Noir, antillais d'origine, deux mètres de hauteur et cent dix kilos de muscles. Une poigne de fer, il arrachait la poignée d'un signal d'alarme avec seulement deux doigts... L'autre, de taille moyenne, était brun et sec. Il avait la peau dorée par le soleil du Midi, et arborait fièrement une moustache impeccablement taillée. Il retira sa veste et laissa apparaître un tatouage sur son bras gauche représentant une tête noire, de profil, ceinte d'un bandeau blanc. C'était le Corse de l'équipe, un des rares extradés de l'île de Beauté. Doté d'un flegme quasiment britannique, il ne s'affolait jamais.

En cas de problème, il sortait son cran d'arrêt de trente centimètres de longueur, préférant se servir de cette arme blanche, au lieu du pistolet électrique équipant les conducteurs. Il n'hésitait jamais à faire jaillir la lame d'acier, et selon la rumeur, il n'hésitait pas plus à planter la dite

lame dans le gras du ventre de ses agresseurs. Le Corse, apparemment très nonchalant, presque lent dans ses gestes, faisait preuve de vivacité et promptitude à surprendre ses éventuels agresseurs !

Damien, dit "Casse-noisettes", complétait ce tableau épique. Il s'était à moitié dévêtu pour endosser le costume pare-balles, pas seulement un gilet protégeant uniquement le buste. Non, il s'agissait vraiment d'un costume complet, le mettant totalement à l'abri de toutes sortes de balles. La protection de la tête était assurée par un casque blindé, impénétrable.

Les conducteurs portaient donc une véritable armure. Elle conférait l'anonymat le plus absolu aux conducteurs, avantage leur évitant tout problème de représailles. L'ensemble de la protection coûtait cher, car ce matériel assez sophistiqué, ne pesait pas plus d'une dizaine de kilos.

En été, c'était particulièrement pénible à supporter. La matière de la protection, désagréable au toucher, vous collait à la peau comme une sangsue assoiffée de sang frais.

Les trois hommes étaient prêts. Un quatrième larron entra dans la pièce. Il leur remit à chacun un carnet de bord à remplir scrupuleusement à chaque voyage, pendant leur journée de travail. Il leur distribua un panier de provisions,